

père s'est fondue en une véritable tendresse maternelle.

La science médicale,—qui est toute sensibilité et dévouement dans ses manifestations—a fait comme le père.

L'enfant est devenu son idole aussi.

Le médecin aujourd'hui donne toute son attention à l'enfant malade ; pour lui, il peine à l'étude, au travail, et ses plus douces consolations sont de développer et de fortifier la vie qui *arrive*, beaucoup plus que de réparer la vie qui *s'en va* irrésistiblement.

Et ces consolations sont nombreuses.

L'enfant sous l'action des médicaments, aidé du remède, lutte et triomphe de la maladie, comme la fleur brisée se relève le matin, sous les soins du jardinier, et s'élanche hardie, vers les baisers du soleil.

L'enfant est un être impressionnable, vibrant à tout, pendant la maladie, comme pendant la santé.

La potion préparée par le pharmacien semble agir chez lui, comme un cordial puissant ; un secours pour ainsi dire insignifiant l'aide, lui sauve la vie : une branche légère, faible point d'appui, l'arrache au naufrage, qui engloutit si facilement l'homme vieillard à vingt ans.

Au début de la maladie, celle-ci n'est pas encore localisée. Il y a une fièvre générale. Chez l'homme cette fièvre trouvera un coin du corps déjà affaibli, et s'y nichera promptement. Chez l'enfant tout est sain, s'il n'y a pas empreinte héréditaire, tous les organes résistent également au mal envahisseur ; la dose donnée à point *coupera* la fièvre, et tout sera dit : l'anxiété maternelle poussera le soupir de soulagement que l'on ne trouve que lorsque le danger est passé.

L'enfant est un être vibrant, vibrant

dans la joie, vibrant dans la douleur.

Cette vibration facile se traduit en une physionomie toujours expressive, toujours éloquente qui fait que le médecin peut lire—non pas deviner—ce qui se passe dans cet organisme naissant. Si la maladie est au cerveau le cri, la respiration, le pouls prendront un caractère particulier, qu'on ne peut confondre avec le cri, la respiration ou le pouls d'une maladie localisée dans la poitrine ou dans le ventre.

Les mouvements des bras, des jambes, de tout le corps, seront autant de gestes de l'éloquence de la douleur, qui ne sont pas les mêmes, quand les reins, la vessie ou les intestins sont le siège du mal qu'on a toujours méconnu jadis, et que l'on comprend aujourd'hui chez l'enfant comme chez l'adulte.

Ces quelques considérations, qui sont autant de vérités admises, feront comprendre, comment le médecin aujourd'hui, triomphant dans ce champ nouveau de la médecine, voyant clair, ne marchant plus à tâtons, doit être appelé à temps.

Arrière donc, malheureuse commère, dont les affirmations importunes éloignent la main qui peut frapper sûrement le mal si promptement envahisseur, et qui peut le plus souvent en triompher.

### Ce sont les dents !!

Elles sont bien coupables ces blanches petites pointes d'ivoire que retiennent captives les gencives roses ! Oui elles sont bien coupables, si le dossier volumineux des accusations portées contre elles n'est pas un tissu de mensonges. Voyons un peu.

Est-il bien vrai que ce travail obscur qui se passe dans la mâchoire est la cause de toutes les maladies de l'enfant